

1. Rester soi-même.

Rester nous-mêmes avec nos valeurs, avec la bonne éducation que nous avons (*a priori*) reçue, avec notre personnalité et avec nos motivations de vie. Ne pas jouer un rôle, ne pas chercher à incarner l'image que nous pouvons nous faire du parfait accompagnant puisque celui-ci n'est autre que nous-mêmes dans notre authenticité. Ne pas trop intellectualiser notre mission, l'exercer avec notre cœur davantage qu'avec notre tête. De toutes façons, tôt ou tard, directement ou indirectement, le jeune tout comme la longueur du chemin nous amènent nécessairement à être pleinement nous-mêmes, nous y invitent ou, si nous résistons, nous y contraignent, nous interdisent de tricher. C'est précisément ce qui fait la beauté d'une telle action : elle nous dépouille et nous rend vrais, que nous le voulions ou non.

2. Être sensible mais juste.

Faire preuve de sensibilité, ou plutôt ne pas se retenir de laisser celle-ci s'exprimer. Ne pas être une pierre, savoir ouvrir son cœur. Ne pas y voir une faiblesse mais au contraire une force, et inviter le jeune à ouvrir son cœur de la même façon sans y voir une faiblesse mais au contraire une force. Être bienveillant, être à l'écoute, être attentif, savoir faire preuve aussi de compassion, d'indulgence et de tolérance, mais évidemment ne pas tout accepter pour autant. Se rappeler que l'excès nuit en tout. Garder distance et indépendance. Ne pas hésiter à sanctionner une parole ou un comportement déplacés par une réponse appropriée. Cela ne rendrait service à personne sur le long terme, ni au jeune ni à l'accompagnant, de ne pas sanctionner une parole ou un comportement qui méritaient pourtant de l'être, ou bien d'y répondre par une sanction trop faible. Il me semble donc tout aussi fondamental d'incarner une profonde sensibilité que de rester fidèle à une justice d'ordre moral, ces deux qualités ayant vocation à montrer au jeune un chemin de reconstruction intérieure, et leur association pouvant prendre le nom de « justesse ».

3. Être patient.

Comme chez tout parent ou tout enseignant, la patience est la qualité qui me semble la plus fondamentale chez l'accompagnant. Elle est une arme mais une arme bienveillante, d'une part en permettant à soi-même de se donner le temps de la réflexion dans toute situation qui l'exige, d'autre part en invitant le jeune à prendre le temps de s'interroger sur la situation en question, en le renvoyant à lui-même, en le déstabilisant sans agression, en l'exhortant à demeurer dans un état de dépouillement intérieur afin de mieux se reconstruire. Lorsqu'elle est utilisée avec intelligence et finesse, notre patience peut s'avérer d'une puissance et d'une efficacité redoutables. Ne pas paniquer dans une situation délicate voire déjà bloquée ; ne pas chercher coûte que coûte à ce moment-là à parler ou à agir, au risque de dire ou de faire n'importe quoi ; le silence et la non-action sont loin d'être stériles, ils peuvent au contraire laisser émerger des choses extrêmement intéressantes, ils sont même parfois le seul et unique moyen d'y parvenir. À l'égard de chacun de ces jeunes, l'esprit de l'association Seuil est : « *Nous sommes certes disposés à t'aider, mais il va surtout falloir que tu t'aides toi-même.* » Par notre patience, nous laissons précisément aux jeunes l'espace qui leur est nécessaire pour s'aider eux-mêmes. Ne pas être trop interventionniste, laisser les choses se produire d'elles-mêmes, faire confiance à la Vie. Ne pas exiger du jeune qu'il nous parle de choses sensibles même si l'on estime que cela l'aiderait, en tout cas ne pas l'y amener de façon trop artificielle, trop formelle, trop anticipée, trop préparée. Attendre, le laisser venir à nous, ce qu'il fera lorsque l'instant présent lui dira de le faire. Ne pas arracher le fruit directement sur la branche, attendre qu'il soit suffisamment mûr et qu'il tombe de l'arbre pour le recueillir. Être confiant, oui : par la simple action de marcher ensemble, à distance de notre environnement habituel et surtout en sachant que nous bénéficions d'un temps long devant nous, ces fameuses choses sensibles que l'on voudrait voir émerger émergeront nécessairement sans que nous allions les chercher. En cas de conflit, toujours, toujours, toujours rester calme. Même si nous sentons que ça bout à l'intérieur de nous, que la colère monte et pourrait nous submerger, rester maîtres de nous-mêmes, ne jamais nous énerver. Le moindre haussement de ton pourrait être perçu par le jeune comme une agression à son encontre ; il saura le relever, nous le faire remarquer, et même s'il le fait avec mauvaise foi cela peut bloquer le dialogue et c'est alors dommage. En demeurant au contraire et constamment dans un état d'esprit apaisé, nous nous protégeons. Le jeune s'aperçoit qu'il n'a pas de prise sur nous. Il ne réussit pas à nous pousser à la faute. Il a souvent été habitué à ce qu'on réponde à son impulsivité par une autre impulsivité ; alors notre non-impulsivité à nous en réaction à son impulsivité à lui le perturbe et le désarme. En résumé, soyons intimement convaincus que, dans une telle aventure, le Temps est notre meilleur ami, notre meilleur allié.

4. Adopter une attitude interrogative.

Lorsque le jeune, de lui-même, accepte enfin de se livrer, qu'il se met à nous parler de choses sensibles, qu'il se met à aborder des sujets qui le tourmentent, notamment par rapport à sa vie passée, veiller à réagir de façon interrogative plutôt que banalement déclarative. Ses mots nous toucheront nécessairement d'une façon ou d'une autre, positivement ou négativement, peut-être nous choqueront, nous donneront sûrement envie d'y répondre sans tarder, d'y opposer notre façon de penser, notre manière de voir les choses. Mais notre réaction, si elle est trop immédiate et donc simplement déclarative, risquera d'être trop subjective, trop personnelle, trop restreinte, voire péremptoire ; elle pourrait n'être que le fruit de nos héritages à nous, que nous percevons parfois trop orgueilleusement comme justes, indiscutables, universels. Ce n'est pas à nous de « faire le travail » à la place du jeune et de lui donner une solution toute faite. Celle-ci d'ailleurs ne correspondra sans doute pas parfaitement à son cas, à sa personnalité, à sa trajectoire de vie. L'inviter donc à « faire le travail » par lui-même, c'est-à-dire à réfléchir par lui-même, à s'interroger par lui-même, à aller plus loin, à creuser, à approfondir ces sujets-là par lui-même, et à oser le faire davantage et mieux qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour. Cela ne signifie pas, évidemment, que l'accompagnant doive continuellement rester en retrait et strictement ne rien dire, mais qu'il doive répondre aux déclarations du jeune par des questions. « *D'accord, tu viens de me dire tout cela, et toi, qu'est-ce que tu en penses aujourd'hui, avec un peu de recul ? En évoquant ces choses, est-ce que tu éprouves de la joie, de la fierté, de la honte, des remords... ? Qu'est-ce que tu as ressenti dans l'instant présent où ces choses se sont déroulées ? Et que ressens-tu dans l'instant présent où tu me les relates ?* » Le jeune ne peut s'approprier un tel travail personnel, s'en imprégner et le retenir, que si c'est véritablement lui qui l'effectue. De même qu'il est plus intelligent d'apprendre à pêcher que de donner du poisson, notre rôle n'est pas de lui donner des réponses prédéfinies sans qu'il ait connaissance de leur processus d'élaboration, de maturation ; il est de lui apprendre à réfléchir de façon sensible et juste afin qu'il bâtisse ses propres réponses, et que celles-ci soient le plus élaboré possible, qu'elles intègrent le plus possible de paramètres. Finalement, notre rôle est de l'aider à complexifier vertueusement sa pensée.

5. Accepter de n'être qu'un humain.

En tant qu'accompagnant, nous souhaitons légitimement être exemplaire, aussi bien dans nos actes que dans nos propos et nos pensées. De fait, nous nous devons de l'être, du moins de tendre vers cet idéal. Mais l'exemplarité n'est pas la perfection, du moins n'est pas l'infaillibilité – car être faillible *en conscience* peut être considéré paradoxalement mais à juste titre comme une forme de perfection. Souhaiter que le jeune fasse un travail sur lui ne nous dispense pas, en effet, de continuer à travailler sur nous. Bien au contraire, ici aussi nous devons savoir faire preuve d'exemplarité. Rester humble, savoir se remettre en cause, savoir reconnaître ses erreurs, accepter donc notre humanité et ne pas chercher à atteindre une « surhumanité ». Se remémorer régulièrement la formulation du doute socratique : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Le jeune est là pour apprendre. Nous aussi.

6. Bien intégrer et s'approprier cette formule-clé : « présence effective, autonomie affective ».

Si le rôle de l'accompagnant devait se résumer en quatre mots, j'affirme qu'ils seraient ceux-là. Cette formule concise et percutante exprime parfaitement ce juste milieu dans lequel l'accompagnant doit s'inscrire, cet équilibre subtil qui là encore ne demande pas tant à être intellectualisé qu'à être ressenti. Par « *présence effective* », et quitte à le réécrire, on entend qu'il faille être bienveillant, à l'écoute, attentif. Être LÀ, aux côtés du jeune, être pleinement LÀ. Être un confident par lequel il ne se sent jamais jugé. Être pour lui un soutien sur lequel il puisse compter. Être une épaule solide et fiable sur laquelle il puisse tantôt se reposer tantôt prendre appui pour se hisser plus haut. Par « *autonomie affective* », on entend qu'il faille faire attention à ne pas trop entrer dans son jeu. Faire attention à ce que notre attachement amical, bien légitime et même nécessaire bien souvent, ne nous aveugle pas pour autant. Ne pas oublier que le jeune n'est pas un membre de notre famille. Conserver une distance affective pour conserver une objectivité, une capacité de discernement, un esprit critique. Être vigilant aux moments où le jeune va nous tester et alors ne pas nous laisser manger. Ne pas nous laisser piéger par des projections ou des attentes personnelles, que nous serions vite tentés de cultiver puis de faire peser sur les épaules du jeune. Ne pas faire de cette aventure un défi trop personnel. Ne pas oublier que c'est avant tout un défi entre le jeune et lui-même. Ne pas nous sentir systématiquement responsables ou coupables d'un incident relationnel, d'une évolution négative, d'une régression, d'un caprice. Savoir rester à notre place lorsqu'il boude pour une raison futile ou puérile et qu'il voudrait manifestement que nous venions vers lui avec des mots gentils. Nous occuper beaucoup de lui, oui, mais ne pas être à ses genoux ni à son service. Lui faire comprendre, quand c'est le cas, qu'il nous énerve au point que notre patience atteint ses limites. Savoir rester indifférent et *apparemment* insensible lorsque nous n'approuvons pas ses actions. L'indifférence – et l'on rejoint ici le paragraphe sur la patience – est souvent la meilleure façon de réprover ce qui vraisemblablement mérite de l'être, meilleure bien sûr qu'un emportement physique mais aussi parfois meilleure qu'une sentence verbale. À mes yeux, la vraie maturité, celle qui caractérise l'âge adulte dans le sens noble du terme, se nomme l'« *autonomie affective* ». L'accompagnant propose, le jeune dispose. Garder toujours à l'esprit que c'est SA marche. Le responsabiliser par rapport à cela.

7. Percevoir l'honneur derrière l'agression.

Voici l'exemple d'une situation pouvant se produire, même couramment : le jeune se montre gentil, aimable, poli et respectueux devant les personnes que nous rencontrons de façon éphémère, mais lorsqu'il se retrouve tout seul avec l'accompagnant il redevient à l'égard de celui-ci désagréable, nerveux, susceptible, de mauvaise foi, désobligeant. Un double jeu qui a de quoi frustrer.

Notre statut d'accompagnant fait de nous la victime potentielle première et privilégiée des décharges émotionnelles du jeune. En acceptant cette mission, nous acceptons d'être aux premières loges de ces décharges et de devoir y faire face dans le calme. Dans l'instant, ces moments sont vécus comme difficiles, désagréables, pénibles. Nous nous sentons agressés, au moins moralement, et nous aimerions envoyer le jeune sur les roses. S'appliquer toutefois à percevoir, tout au contraire, l'honneur immense que le jeune nous offre dans ces instants-là.

Il se sent faible, il vous sent fort. Il sent que vous avez les épaules larges et la tête bien posée dessus, que presque rien ne vous atteint, qu'avec patience et plaisir vous avez travaillé vos choix de vie et acquis cette maturité qui vous caractérise. Il est envieux. Il vous admire. Il voudrait vous ressembler. Du moins pouvoir s'approprier un peu de cette stabilité spirituelle qu'il perçoit en vous. Il voudrait se l'approprier parce qu'elle semble pouvoir résister à toute épreuve. Et des épreuves, il en a connu. Elles l'ont malmené, il n'a pas su y répondre ou de façon trop fragile, elles l'ont amené là où il est aujourd'hui. Il aurait voulu avoir, alors, cette stabilité que vous lui exposez pour ne pas se laisser entraîner comme il s'est laissé entraîner. Il voudrait en tout cas l'acquérir pour ne pas risquer de se laisser à nouveau entraîner à l'avenir. Mais pour l'acquérir, et pour s'assurer qu'elle est bel et bien capable de résister à n'importe quelle épreuve, il a besoin de la voir, de la voir et de la revoir, de l'entendre, de la sentir, de la pousser à bout, de la repousser, de jauger ses limites si limites elle a, de l'ébranler pour la voir en pleine action, de la faire éclater au grand jour ! Et à ce moment-là, il voudra l'observer, la contempler, l'analyser, sous un maximum d'angles différents, par un maximum d'approches différentes, dans un maximum de contextes différents, afin de la voir apparaître en relief, dans toute son épaisseur et avec toutes ses formes.

Finalement, il va se montrer infect à votre égard tout simplement parce qu'il veut vérifier si vous êtes aussi forts que vous le lui laissez deviner. Parce qu'il voudrait être fort comme vous et qu'il a besoin que vous lui montriez l'exemple.

Demeurer donc dans l'acceptation et la paix lorsque le jeune, s'armant soudainement de la plus grande mauvaise foi, détruit minutieusement et en très peu de temps les apprentissages et les progrès que vous avez construits avec lui pendant des semaines. Demeurer patient jusqu'à ce que la raison le fasse revenir sur ses propos (ou pas...). Et savoir voir le cadeau caché derrière cette situation *a priori* négative.